

## De la putain au voyeur

Maurice JOYEUX, dans le dernier numéro de « La Rue », profitant du film de José BENAZERAF, « Le désirable et le sublime », posait le problème suivant : les rapports entre le récit et l'image répondent-ils à ce que le spectateur attend ? Si non, le film est un spectacle ; si oui, il est un art.

C'est croire en fin de compte que le film est fait pour être vu (et entendu aussi, car il ne s'agit pas simplement d'images, mais également de dialogues, de monologues et de musique) seulement, c'est le saisir comme une démarche offerte à l'appréciation du public. Le rôle du cinéaste me paraît autrement important qu'il est à lui seul la trame de l'œuvre : non que le spectateur, comme dans le roman, cherche à se retrouver dans la peau de tel héros ou héroïne, mais qu'il lui est donné de saisir ce que, par le moyen du film (un des moyens d'expression artistique qui permet le plus de fantaisie, et qui offre le plus de possibilité de dévoilement), l'auteur entend diffuser, d'idée, de sentiment, d'insolite, de recherche purement technique, d'angoisse, d'insouciance, etc.

Un film est toujours un spectacle, et un art aussi, dans le sens où il montre ce qui est, même hors de la pure réalité, du moins dans la main et la conscience de l'artiste. BENAZERAF est de ces cinéastes en qui on peut avoir une confiance extrême. Bien que ses films m'aient toujours parus insignifiants, voire ennuyeux (« Bacchanales 69 », « Joé Caligula ») il y a, dans le récit, quelque chose d'émouvant, à peine saisissable, qui rejoint parfois le tragique. On a souvent l'impression de voir un mauvais « policier », parce que BENAZERAF met « trop » d'ironie dans sa violence et son sexe.

Le problème du cinéma (de celui qui dépasse à peine du sous-sol et qui nous offre les plus beaux films) est de savoir, si grâce à cette arme toute neuve pour l'art, l'auteur peut rendre complice chaque spectateur pris isolément. De toute évidence, il s'agit des rapports de deux subjectivités (celle de l'artiste et celle du spectateur), qui s'accordent ou se repoussent par l'intermédiaire de la forme objective qu'est le film. Il s'agit aussi de saisir les déviations opérées par le passage du projet ou du sentiment artistique, à la réalisation de l'œuvre, et celles inévitables, de « l'interprétation » subjective du spectateur.

Il n'est plus seulement question alors de voir, d'entendre, il reste à sentir la démarche de l'Autre, canalisée dans un texte et des images qui ne peuvent, à coup sûr, qu'être les coulées de laves d'une conscience, celle d'un homme « qui a quelque chose à dire ».

Ce processus est général, et se pose à tout créateur. La création dans ses prolongements est nécessairement le dépassement de celui qui crée. Qui plus est dans le cinéma, où la vue et l'ouïe sont en éveil, et où, apparemment, aucun effort n'est requis pour aborder l'œuvre.

Le problème du cinéma, n'est pas ailleurs. Il est de l'accord sentimental, presque charnel, entre celui qui crée et celui qui voit. C'est à n'en pas douter, puisqu'on sait que tout spectateur est un peu voyeur, et que tout cinéaste est un peu putain. Il n'en reste pas moins que dans ces « bordels » de luxe que sont les salles de projections, le droit d'entrée est toujours un peu trop cher comparé à la jouissance que le spectacle est sensé procurer...

Arthur MIRA-MILOS.

P.S. - Nous venons d'apprendre en dernière minute que le film de José BENAZERAF « Le désirable et le sublime » vient d'être interdit par la Commission de censure. Tout porte à croire que ce ne sont pas spécialement certaines images agréables que ces sales voyeurs de censeurs ont visées (ils en ont vu d'autres, et nous aussi...), mais plus certainement, la figure de Pompidou et de quelques autres politiciens qui apparaissent en comparaison, bien déprimantes - ce qui ne devait pas plaire à ce bas-monde. Nous nous élevons contre une telle mesure (qui n'est pas isolée hélas, cf. l'Idiot International n° 4) qui montre la splendide platitude de ces messieurs qui nous gouvernent. Il y a longtemps qu'ils ne bandent plus !...